

Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



AMERIGO VESPUCCI versus CHRISTOPHE COLOMB ou : les tribulations de l'Histoire

Fortuné Chalumeau

Number 184-185, September–December 2019, January–April 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1069316ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1069316ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (print)

2276-1993 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chalumeau, F. (2019). AMERIGO VESPUCCI versus CHRISTOPHE COLOMB ou : les tribulations de l'Histoire. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (184-185), 3–21. <https://doi.org/10.7202/1069316ar>

AMERIGO VESPUCCI versus CHRISTOPHE COLOMB

Ou : les tribulations de l'Histoire

Fortuné CHALUMEAU¹

En préambule, eu égard au flou des voyages (présumés) et des lettres d'Amerigo Vespucci – qu'elles soient véritables ou pas – de même qu'à la longue controverse née de l'incertitude de ses faits et gestes discutés depuis des siècles, il m'a paru utile et nécessaire de tenter de démêler l'écheveau compliqué de toute l'histoire pour m'efforcer de répondre à ces deux questions : Amerigo Vespucci est-il un véritable navigateur, ou un usurpateur voire un faussaire de génie ?

Enfin qu'en est-il de Christophe Colomb et de ses voyages de découverte ?

Pour cela, en dépit des informations contradictoires ou imprécises (voire imaginaires, et sans doute en partie « empruntées » par Vespucci, comme le souligne Monique Pelletier en 2006) – concernant les deux hommes, j'argumenterai à partir de documents divers et de plusieurs textes d'importance, mais aussi de ce qui me paraît preuves évidentes découlant de la logique et de l'observation. Enfin, à la lumière de ce qui précède, déterminer qui des deux est le premier découvreur du continent américain, Christophe Colomb ou Amerigo Vespucci ? Il va sans dire que ledit continent, quelles que soient les conclusions adéquates, est et restera à jamais ce mot « *sonore, ce mot vibrant : Amérique* ² ».

L'histoire commence vraiment par la publication en latin d'un livre en 1507, mince ouvrage de cinquante-deux pages au titre impossible eu égard à sa longueur, que les auteurs mentionnent comme la « *Cosmographiae Introductio* » ». Imprimé à l'insu de Vespucci par les humanistes de la ville de Saint-Dié en France, après une courte introduction à la *Géographie* de Ptolémée, il contient la traduction des lettres d'Amerigo Vespucci relatives aux quatre voyages qu'il aurait effectués vers l'ouest, publication agrémentée de récits des plus surprenants. Dans le chapitre IV du même, Waldseemüller

1. niceifor@wanadoo.fr

2. Stefan Zweig, 1992.



Fig. 2 – Planisphère de Waldseemüller, 1507



Fig. 3 – Carte de Caverio, 1504/1505

et fig. 2, planisphère) ! En effet, courant 1513 – il récidivera en 1516 avec une carte « dressée à la façon des portulans...et pratiquement identique à celle de Caverio » (Fig. 3), avance Léon Gallois en 1904 –, le cartographe de Saint-Dié élabore une nouvelle carte – la *Tabula Terre Nove* –, de taille moindre que la précédente (fig. 4), qui montre, outre un fragment des côtes européennes et africaines, les Antilles, et une partie des côtes américaines jusqu'au sud du Tropic du Capricorne. Cuba y est nommée « *Isabella* » et Hispaniola « *Spagnolla* ». Au-dessus de la mention « *TERRA INCOGNITA* », il est écrit en latin, en petits caractères et sous la ligne équinoxiale, « *Cette terre et les îles adjacentes ont été découvertes par Colomb mandaté par le roi de Castille* ».

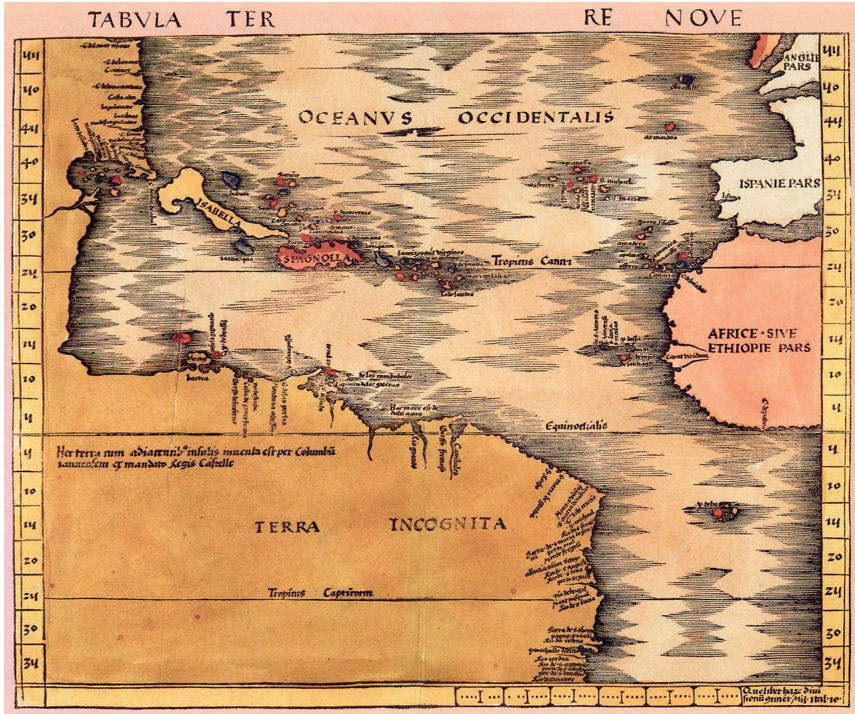


Fig. 4 – Carte de Waldseemüller, 1513

De quelle terre s'agit-il, sinon la fraction nordique dudit continent ?

Outre l'indication de Waldseemüller en personne concernant la découverte, un fait, qui a échappé aux historiens, semble-t-il, est l'appellation « Isabella » pour Cuba. Or on sait que la première ville du monde nouveau créée par Christophe Colomb sur une rive du río Bajabonico était La Isabela, au nord d'Hispaniola ! En se trompant (involontairement, il faut le croire) de nom dans l'appellation de Cuba – que Colomb avait d'abord baptisée « Isla Juana » en l'honneur de l'infant d'Espagne –, chose surprenante pour un cosmographe, Waldseemüller démontre non seulement qu'il n'est pas exempt d'erreurs, loin s'en faut, mais qu'il n'aurait pas eu connaissance de la carte de Juan de la Cosa (Fig. 5) datée de 1500.

Par ailleurs, et comme le souligne Monique Pelletier en 2006, la vision du monde nouveau « donnée par la *Cosmographiae Introductio à Saint-Dié en 1507 avec le récit des quatre voyages* » diffère de la lettre adressée par Vespucci à Laurent de Médicis, lettre publiée à Paris en 1503 sous le nom de « *Mundus Novus* ». Elle ajoute que l'envoi du texte français de la *Lettera*³

3. La *Lettera* est l'abréviation communément employée pour les 4 lettres de Vespucci adressées à Pietro Soderini en septembre 1504, lettres rédigées en italien – la dernière étant le *Mundus Novus* de 1503 dont le destinataire était Laurent de Médicis. Le titre exact est : « *Lettera di Amerigo Vespucci delle isole nuevo trovate in quatro suoi viaggi* ».



Fig. 5 – Carte de Juan de la Cosa, 1500

au duc de Lorraine par le roi du Portugal après le départ de Vespucci pour l'Espagne en 1505 (ce qu'avance Albert Ronsin, et idée que partage Mme Pelletier), serait accompagné d'une carte marine portugaise utilisée dès lors par Waldseemüller lors de l'élaboration de sa mappemonde de 1507. Toujours pour le même auteur, Waldseemüller se serait bel et bien « inspiré » de la carte de Marcellus, cartographe d'origine allemande travaillant alors à Florence. Ladite carte, conservée à l'université de Yale, est graduée en latitude et longitude (Fig. 6). Elle a été élaborée aux alentours de 1490, et utilise la projection « pseudo-cordiforme » reprise par le cosmographe de Saint-Dié dans son planisphère de 1507.

Dès lors, en dépit des centaines d'études et d'ouvrages savants imprimés tout au long des siècles, *pro* Vespucci ou *contra* – on trouvera *in fine* une liste de références point négligeables –, à cause de ce planisphère de 1507 et du diktat du nouveau possesseur, la Librairie du Congrès de Washington, force serait de se résigner à ce qui fut un véritable *rapt*, et vouloir bien admettre que Christophe Colomb ne fut qu'un amateur en comparaison du « génie » que fut Vespucci ? Et pourtant !

Une question d'importance se pose d'emblée : pourquoi ce brusque revirement de Waldseemüller lors de l'élaboration de ses cartes postérieures à 1507, notamment celle de 1513 ? Cela est, et restera sans doute un mystère en l'absence d'explications de l'auteur. On peut subodorer qu'il aurait reçu une mise en garde d'une quelconque autorité (maritime ou autre) de l'époque, ce qui l'aurait poussé dans cette voie. Ou encore aura-t-il compris qu'il avait fait fausse route après « lecture et intégration » par ses soins des écrits de Colomb et de Vespucci, et surtout de la bulle *Inter caetera* du pape Alexandre VI, datée du 4 mai 1493 ? Ladite bulle indiquant, entre autres, que « ces hommes... », soit Christophe Colomb et ses équipages, « ont, Dieu aidant, mis un zèle extrême à parcourir le Grand Océan, et ils y ont trouvé certaines îles, très éloignées, et même des Continents que nul autre n'avait découvert jusque-là ».



Fig. 6 – carte de Marcellus, 1490.

Une telle hypothèse nous semble l'explication la plus plausible, car nul ne peut défier impunément l'autorité du pape à cette époque, surtout pour un catholique et chanoine de surcroît !

Dès lors, comment douter que ces îles et ce continent ont bien été découverts *avant* le prétendu premier voyage aux dates incertaines (1499 étant sûrement la bonne !) d'Amerigo Vespucci, comme l'énonce sans ambiguïté possible le pape qui, dans cette bulle à l'intention des souverains d'Espagne et dont la finalité est de leur offrir la possession pleine et entière desdites îles et terres nouvelles, cite le nom du découvreur en ces termes : «... à notre cher fils, Christophe Colomb, homme des plus dignes, des plus recommandables, très propre à une si grande affaire » ?

Chose surprenante, nombre d'auteurs « oublient » de citer, et surtout de commenter la bulle d'Alexandre VI, laquelle montre la rapidité, entre autres, des informations parvenant à Rome.

À ce niveau, un problème se pose toutefois. Les énoncés de la bulle papale signifieraient qu'Alexandre VI aurait bénéficié de renseignements précis, et par conséquent gardés secrets, attestant que Colomb aurait bel et bien poussé vers la Terre Ferme dès son expédition de 1492. Cela, en contradiction de tout ce que l'on sait – ou que l'on croit savoir – de ses voyages, de même que du serment d'Hojeda de 1516 (*cf. infra*). Or, si tel était le cas, pourquoi Colomb n'en a-t-il pas fait mention dans sa lettre de 1493 aux Rois Catholiques annonçant sa découverte ? Pourrait-on penser que le pape aurait ajouté une telle indication de son propre chef à propos du nouveau continent ou encore, sait-on jamais, à la demande

des souverains d'Espagne⁴ – lui-même étant d'origine espagnole. Enfin, pourquoi ce titre précis conféré au découvreur ? Il faut espérer qu'une trouvaille dans les archives vaticanes ou autres permettra de résoudre cette énigme.

Par ailleurs, on ne peut manquer de soulever l'antinomie résultant des imprécisions (volontaires ou non) de Colomb, lequel pensait être arrivé, comme il l'avait imaginé, au Japon et en Chine – voire aux portes de l'Inde ! Sans compter la découverte « *des milliers d'îles* », et d'avoir vu un fleuve provenant du continent nouveau (il s'agit de l'Orénoque), lequel prendrait sa source « *dans le paradis* » assure-t-il. Son obsession d'atteindre Cipango était telle, qu'il exigera de ses hommes le serment, et cela sous la menace d'une sévère correction, d'admettre que Cuba n'était pas une île mais bien la terre chinoise tant espérée. Cela, il faut le croire, pour ne pas être accusé par ses suzerains, à son retour, d'avoir donné de fausses informations incitatives, ou bien pire, d'avoir fait preuve d'incompétence en fait de géographie. Car des masses « *d'or, de parfums et d'objets précieux de diverses espèces et qualités* », auxquelles fait allusion la bulle *Inter caetera*, richesses que recelaient les royaumes du Grand Khan et dont les récits de Marco Polo abondent, point n'étaient sinon une poignée d'Indiens à moitié morts avec des bricoles sans grand intérêt au point de vue de ses commanditaires.

Concernant le serment de Cuba, un seul de ses compagnons (et pas des moindres !) ne suivra pas Colomb dans cette argutie : le navigateur et cartographe Juan de la Cosa, qui, dans sa fameuse carte terminée en l'an 1500, comme l'atteste sa signature, dessinera Cuba comme étant bien une île. À ce propos, une remarque d'importance s'impose : si la Cosa – par ailleurs armateur de la *Santa Maria* lors du premier voyage, puis chef-pilote lors de l'expédition d'Hojeda en 1499, à laquelle s'était joint Vespucci selon toute vraisemblance – ne considérerait pas Colomb comme étant le premier découvreur du monde nouveau, comment autrement interpréter cette figure de Saint-Christophe traversant la mer avec l'enfant Jésus sur les épaules, figure située tout en haut de sa carte et à l'intérieur des terres, sinon comme une allégorie du Génois ? Enfin, dessiner et peindre pareille carte de cette taille (elle mesure 96 × 183 cm), à partir de possibles observations directes, de discussions et d'une solide documentation, exige des mois sinon des années de préparation – ce à quoi nul ne semble prêter attention.⁵

Autre point troublant : pourquoi Colomb, dans l'une de ses missives à la reine Isabelle, écrit-il que « *seul un canal* » le sépare encore de la « *Chersonèse d'or de Ptolémée* » (la presqu'île de la Malaisie) et qu'il « *n'y a pas plus de distance entre Panama et le Gange que de Pise à Gênes* » ?

4. Je rappelle qu'après avoir effectué son premier voyage, Colomb reçoit des Rois Catholiques le titre de : « Don Cristobal Colón, Amiral de la Mer Océane, vice-roi et gouverneur des Îles et de la Terre Ferme des Indes. »

5. Fait récent que l'on doit aux douanes américaines en particulier : la restitution à l'Espagne, en juin 2018, de la lettre originale, datée de 1493, de Colomb aux souverains espagnols leur annonçant sa découverte du monde nouveau en 1492. Cet incunable – publié par Stephen Plannck en 1493 sous le titre d'« *Epistola Christophori Colom de Insulis Indiae supra Gangem nuper inventis* », c'est-à-dire « lettre de Christophe Colomb narrant la découverte de l'Inde jusqu'au Gange » – fut volé et remplacé alors par un faux sans que nul ne s'en aperçoive jusqu'à sa mise en vente par son détenteur.

Certes, on objectera que si Colomb a bien découvert le monde nouveau, quelle que soit la date exacte, il ne l'a pas *nommé* – au contraire de Vespucci qui, lui, ne l'aurait pas « découvert », mais bel et bien baptisé du nom de « Nouveau Monde » dans ce qui paraît, d'après nombre d'historiographes, l'unique lettre authentique émanant de sa personne, lettre intitulée *Mundus Novus* !

Démarche curieuse, il est à noter que depuis 1937, et ce à l'exception de plusieurs États où le « politiquement correct » et le « bourrage de crânes » font des ravages, les États-Unis célèbrent en grande pompe les seconds lundis d'octobre, le *Columbus Day* : jour férié décidé par Roosevelt en « hommage à Christophe Colomb et à son arrivée en Amérique en 1492 ». Et pas un mot au sujet de Vespucci, alors que l'on sait que ce sont les italo-américains qui sont à l'origine de cette commémoration colombienne.

En définitive, déterminer qui est l'authentique découvreur du monde nouveau, de Colomb ou de Vespucci, se résumerait-il rien qu'à une querelle de clercs ? Telle n'est pas mon opinion – confortée par la lecture attentive des « spécialistes » vespuciens, l'observation logique des faits ou de conjectures, mais aussi de documents dont l'authenticité ne peut être mise en doute.

A ce stade, une digression s'impose. Le mot « découvrir » possède plusieurs sens, et son application n'est pas exempte d'exigences en certains domaines. En matière scientifique par exemple, le « Code international de Nomenclature zoologique » exige du découvreur d'une espèce nouvelle, sous peine de nullité, outre l'obligation de publier dans une revue reconnue, de donner un nom précis (un *binomen*) à l'animal lors d'une diagnose la plus complète de son phénotype, et enfin d'en déposer le type (l'holotype) dans un établissement formellement reconnu par ses pairs. Or, d'une manière générale, découvrir signifie bien « déceler l'existence de », « faire la découverte de », « arriver à faire connaître », etc... Ainsi, concernant la découverte des îles des Petites Antilles par Colomb, s'il les a bien « découvertes », et nommées pour la plupart, on se demande quelles sont celles où il n'aurait pas mis les pieds : le cas de la Guadeloupe, sûrement, et aussi de Marie-Galante et de la Dominique, entre autres.

Dès lors, peut-on encore soutenir que Colomb ne serait pas le véritable et tout premier découvreur de terres qu'il aurait repérées au cours de ses deux premiers voyages vers l'ouest quoi qu'il ne les ait pas toutes expressément nommées ? Or prétendre qu'il n'a pas « décelé » l'existence du Continent nouveau semble pure aberration : outre la mappemonde de Juan de la Cosa, la seconde carte de Waldseemüller de 1513 dont la mention ne laisse pas de place au doute, et les lettres de Colomb aux souverains d'Espagne – sans oublier la fameuse carte marine dessinée par le Génois en personne et adressée aux souverains espagnols, carte introuvable mais qu'Alonso de Hojeda et plusieurs pilotes de renom jurèrent avoir vue – le serment de Cuba me semble en être une preuve supplémentaire, indirecte mais certaine. A quoi s'ajoute la déclaration solennelle d'Hojeda, cité comme témoin parmi de très nombreuses personnes, lors du procès intenté par les héritiers de Colomb à la Couronne d'Espagne dès 1508 – procès qui a duré plusieurs années – assurant notamment que « *personne d'autre que Christophe Colomb n'a foulé le sol du continent nouveau avant lui, en 1498* ».

Autre fait probatoire à ne pas négliger, postérieur à l'an 1492 : la navigation de Colomb à la pointe ouest de Cuba, et à celle de Trinidad par ce qui est appelé de nos jours « le Déroit de Colomb ». De cette pointe cubaine, le Yucatán n'est guère plus qu'à 160 km. Or, ceux qui ont pratiqué ces contrées et par beau temps, savent que, sous ces latitudes, la vue porte aisément jusqu'à 120 km – et davantage lorsqu'il existe des élévations de plus de 300/400 m. De Trinidad, le golfe de Paria, qui sépare l'île du Continent américain (depuis le *finis terrae* au niveau des *Bocas del Dragón*) est large d'environ 12 km. Enfin, la cordillère côtière du Venezuela (les « Andes maritimes ») atteint ici et là des sommets d'altitudes importantes. Dès lors, il serait fort curieux, dans les deux cas, que le Navigateur n'eût pas « découvert » la terre ferme de ces positions, ce qui l'aurait incité à s'y porter, en toute hypothèse.⁶ Par ailleurs, *l'Atlas océanographique de l'Océan Atlantique Nord* montre que si les courants de surface, de par leur direction, facilitent la navigation des voiliers dans le sens est-ouest, par contre, dans le sens contraire, les vaisseaux de l'époque doivent lutter contre vents et courants et, immanquablement, dériver vers le couchant en dépit de l'« aide » que pourraient leur fournir les contre-courants américains. Pour en finir sur le plan maritime et géographique – ce à quoi aucun auteur à ma connaissance ne s'est intéressé à ce jour, force est de noter que, pour contourner Cuba, de même que Trinidad, Colomb aura bien été forcé de s'en éloigner pour éviter hauts-fonds et petites îles intermédiaires, ce qui le rapprocherait encore du continent.

* * *

En ce qui se rapporte au personnage d'Amerigo Vespucci, plusieurs questions se posent d'emblée : qui est-il, d'où vient-il et que fit-il exactement lors de son premier séjour en Espagne ? Quoique bien des auteurs précédents se soient essayés à y répondre, il me semble utile d'en débattre brièvement, et à mon tour, en m'efforçant d'apporter quelques lumières nouvelles.

Troisième fils de Staggio Vespucci, notaire et négociant de son état, et d'Elizabetta di Giovanni Mini – ou Monna Lisa, comme le voulait l'usage à Florence –, Amerigo (ou serait-ce Alberigo ?) serait né le 9 mars 1453, date reprise dans le calendrier en vigueur dans la République florentine, et décédé à Séville, en Castille le 22 février 1512. A propos de son prénom, la « bonne » traduction de l'italien aurait dû être *Amalriccus*, d'après Humboldt qui avance dans sa « Description physique du Nouveau Monde » que « *La preuve se trouve dans l'édition latine du voyage de Jehan Lambert en 1501, et dans l'Itinerarium Portugallensium de Madrignano publié en 1508* ».

6. Pierre Martyr d'Anghiera, avec qui Colomb a entretenu des relations cordiales et à qui le navigateur s'est beaucoup confié, raconte comment l'Amiral pensa manquer faire naufrage à cause des courants et d'une mer démontée après avoir franchi les « Bocas del Dragón » et s'être engagé dans le golfe de Paria, au large du Venezuela, en septembre 1498. Une fois parvenu dans le delta de l'Orénoque, Colomb précise avoir aperçu une haute montagne « habitée dans sa partie orientale par des singes à longue queue ». Après avoir jeté l'ancre, l'Amiral, resté à bord pour cause d'indisposition, envoya son capitaine de pavillon, Pedro de Torreros, prendre possession des lieux, en compagnie de plusieurs matelots. Lors du dernier procès engagé contre le Fisc espagnol par ses descendants, plusieurs témoins oculaires témoignèrent de la véracité de cet événement – tous faits repris par Washington Irving notamment.

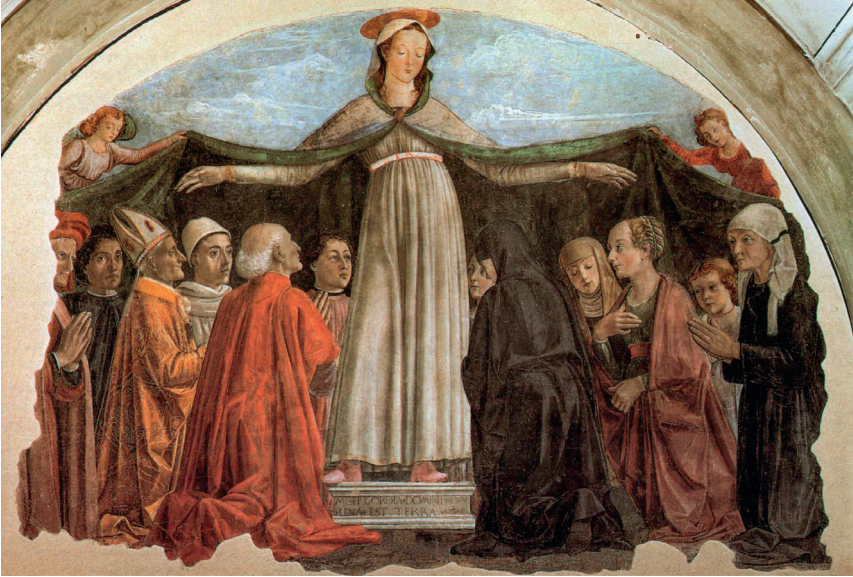


Fig. 7 – Domenico Ghirlandaio, *Madonna della misericordia*, Florence

Si certains prétendent qu'il serait d'une origine assez modeste, tel n'est sûrement pas le cas. Ainsi, la fresque de Ghirlandaio « *La Pieta della Misericordia* » se trouvant dans la chapelle Vespucci de l'église d'Ognisanti à Florence, prouve le contraire. On peut y voir une partie de la famille Vespucci de l'époque (Fig. 7). D'après les experts qui se sont livrés à d'attentives observations de l'ensemble, le jeune homme à côté de la Vierge, d'abord donné comme Amerigo, serait en fait Jacopo, le frère d'Amerigo décédé à l'âge de 19 ans. Enfin, Simonetta Vespucci, surnommée alors « la Sans-Pareille », l'amie de cœur de Julien de Médicis et cousine d'Amerigo, fut l'égérie de Botticelli qui en fait son portrait. La toile est visible au château de Chantilly.

Début 1492, mandaté par les Médicis, le Florentin part pour Séville aux fins de mettre de l'ordre dans les affaires de la famille. Par la suite, intéressé qu'il eût été par la géographie et la navigation, il semblerait qu'après le retour de Colomb de son périple, en 1493, les deux hommes auraient noué des liens d'affaires puis d'amitié, ce qui semble être corroboré par la missive de l'Amiral à son fils quelque temps avant son décès, en 1505. Dans cette lettre, Colomb assure que « *ses efforts (de Vespucci) ne lui ont pas apporté le profit qu'il était en droit d'attendre* ». De quels efforts s'agit-il, on ne le sait pas.

Je ne pense pas utile de revenir sur les « lettres » – notamment celles dites « familiales » adressées à Laurent de Médicis, au nombre de trois – et voyages présumés de Vespucci, tout ou presque ayant été dit et discuté par un nombre impressionnant d'auteurs à ce sujet. Mais ce qui reste tout de même étonnant pour les partisans d'un Vespucci grand voyageur,

c'est que nous n'ayons aucune information quant à la préparation desdits voyages et à leurs financements – aucun document *ad hoc* n'ayant été retrouvé à ce jour dans les archives, notamment celles de la *Casa de Contratación* – où, rappelons-le, grâce à son ardeur à servir l'évêque Fonseca, l'ennemi juré de Colomb, il avait été nommé *piloto mayor* – ou encore celles des familles royales voire du Vatican. Quant au « journal » qu'il aurait tenu, personne n'en a jamais eu connaissance. Fait certain, nombre d'auteurs considèrent que si Vespucci se serait bien rendu au Nouveau monde en 1499 en compagnie d'Hojeda, la date de 1497 qu'il avance serait de toute manière controuvée. De fait, Vespucci ne donne guère d'informations qui pourraient constituer des preuves à son avantage, et ses savantes descriptions, dont la plupart seraient issues de ses lectures – ou de discussions – et non exemptes d'erreurs grossières, baignent dans un « flou artistique » évident.

Quand on parcourt les études et ouvrages plus ou moins récents de maints de ses éminents partisans, on est frappé par certaines de leurs lacunes – mais surtout par l'abondance d'hypothèses non moins que par la constance des auteurs à prouver le bon droit d'Amerigo. Ainsi Jean-Paul Duviols (2005) semble n'avoir pas connaissance de la carte de 1513 de Waldseemüller, ce qui est étonnant. Chose singulière, dans son « introduction », l'auteur écrit : « *Il faut dire que si Vespucci n'a pas été le premier à toucher le continent nouveau (et encore peut-on en disputer !), il ne l'a pas revendiqué. Il a eu en tout cas la clairvoyance et le mérite d'avoir l'idée de son existence...* » Tout est dit dans ces quelques lignes.

Précisons toutefois que le livre de Duviols s'illustre par son abondante bibliographie, ainsi que par la traduction française des « lettres familières » que Vespucci aurait envoyées à Laurent de Médicis dès juillet 1500, ainsi que celles adressée à Pietro Soderini (la « *Lettera* ») dont il donne une traduction en langue française. Quant à cette *Lettera*, rédigée en italien et datée du 4 septembre 1504, Henry Vignaud (1917) considère pour sa part qu'elle est « *le seul document qui émane directement de Vespuce et qui soit encore tel qu'il était lorsqu'il est sorti de sa plume* ».

Dans son livre de 1951, Roberto Levillier, autre ardent défenseur de Vespucci, reconnaît que si la carte de Juan de la Cosa aurait été établie bien avant 1500, ce serait grâce aux informations de Vespucci qu'elle aurait été « retoquée » par la suite ! Il ajoute pourtant qu'il est possible que Colomb, dans l'une de ses expéditions à l'île Espagnole, ait poussé jusqu'à la Floride et le golfe du Mexique, mais « cela n'est pas établi » (« *pero no consta* »). Enfin, s'il se réfère à plusieurs cartes anciennes (Caverio, Cantino, Martelus, Ruysch, voire, chose curieuse, celle de Waldseemüller de 1516), et qu'il célèbre la mappemonde de Waldseemüller de 1507, comme bien des auteurs il n'accorde guère d'attention à celle de 1513 – sinon pour en attribuer la paternité, dans son ouvrage de 1948 et non sans ambiguïté, au géographe Toloméo. En effet, le même auteur avait publié en 1948 un ouvrage en deux épais volumes in-8°, ouvrage dans lequel on trouve – outre la reproduction de nombreuses cartes, dont certaines fort rares, mais aussi les lettres originales de Vespucci relatant ses voyages imaginaires ou réels –, une masse invraisemblable d'informations se

rapportant aux cartographes et aux découvreurs du Nouveau monde, ainsi qu'à la colonisation portugaise du Brésil en particulier. Ses discussions, digressions et propositions, innombrables, exigeraient analyses et vérifications qui dépassent le cadre de la présente étude. On notera simplement qu'il écrit, à propos de Vespucci, que « *sa vie est nimbée de mystères* » – ce qui dévoile les doutes (informulés) de l'auteur !

* * *

EXCIPIT

Comme le rappelle Monique Pelletier dans sa publication de l'an 2000, le « Gymnase vosgien » de Saint-Dié – auquel se rattachait Waldseemüller mais aussi et entre autres, Mathias Ringmann, collaborateur du précédent voire, à ce que certains avancent, auteur principal de la *Cosmographiae Introductio* et de la carte –, sectateur de l'esprit de la Renaissance, servait de trait d'union entre des influences « *venues d'Italie, de France, d'Alsace, de Suisse et d'Allemagne* ». Relever le niveau intellectuel du monde exigeant la propagation de livres, en 1502 le Gymnase se dota d'une imprimerie grâce aux prébendes octroyées par son « protecteur », le duc René II de Lorraine. Tandis que le récit du premier voyage de Colomb, contenu dans la lettre à Luis de Angel, est traduit du latin à l'allemand et édité en 1497 à Strasbourg avec le succès que l'on sait, le *Mundus Novus* de Vespucci est publié en latin en 1504 et 1505 – Roberto Levillier (1957), qui a étudié les différentes traductions latines du *Mundus novus*, donne 1503 pour la toute première publiée à Paris, et 1505 pour la traduction allemande. Fait étonnant, c'est le texte de Vespucci qui suscite l'attention du monde savant dès cette époque lointaine, plutôt que celui de Colomb.

À la lecture de bien des publications consacrées à Vespucci par ses thuriféraires, on ne peut se départir d'un sentiment de malaise. Pour eux, en dépit de tant d'allégations et de documents prouvant le contraire, il est certain que Vespucci a réalisé son voyage de 1497, l'authenticité de *Mundus Novus* ne pouvant être mis en doute, d'une part ; d'autre part, et en dépit des inscriptions formelles de la carte de 1513, la mappemonde de Waldseemüller de 1507 est bel et bien le document qui exprime la vérité géographique et historique, à l'exclusion de tout autre. Ainsi, grâce aux écrits de l'abbé Bandini, et à ceux de Francesco Bartolozzi sur lesquels je ne m'attarderai pas, dès la première moitié du XVIII^e siècle l'Italie va redécouvrir son héros et l'honorer de belle manière. Après tout, n'est-il pas Florentin issu d'une famille honorable liée aux Médicis – et cela, au contraire d'un Génois de basse souche passée au service de l'Espagne qui plus est ? *Exit* la nationalité espagnole de Vespucci, à lui conférée en 1505. Dès lors, en plus d'une armada moderne d'objets décoratifs divers et des bimbélots habituels – on y trouve même un sac de voyage « Business » ! –, comble de l'honneur son nom est donné à l'aéroport de Florence, de même qu'à un navire-école de la marine italienne, un trois-mâts. La consécration étant, bien entendu, la récente exposition à

Washington, à la Librairie du Congrès, d'un des tirages de la mappemonde de Waldseemüller de 1507.

Autre grand défenseur de Vespucci, Vanhagen (1865), s'étend longuement sur les voyages du Florentin ainsi que sur la vie de l'homme en général. Il reproduit ses lettres traduites en italien en 1507, notamment celle de 1504 – la seule authentique d'après lui – qui contiendrait nombre « *d'hispaniolismes... caractéristique de Vepuce* », et dont le style est qualifié par Vanhagen « d'italien-barbare » ! Dans cet ouvrage riche en digressions et références de toutes sortes, en dépit du sérieux de l'ouvrage on y trouve des passages surprenants voire amusants – tel celui où il excuse les erreurs du navigateur « *en sachant que sa plume [de Vespucci], comme en général celle des vieillards (d'après ce que l'on voit du fac-similé de sa signature), n'était pas des plus claires* ». Vanhagen a-t-il eu conscience de ce que signifiait une telle assertion, on est en droit d'en douter. Par ailleurs, l'auteur donne le fac-similé de la « véritable » signature de Vespucci, d'après sa lettre de 1504. Fait curieux, ajoute-t-il, Vespucci et son associé Nicolini auraient écrit d'Espagne une lettre à Florence en 1492 – lettre en possession de l'abbé Scarlatti qui en aurait communiqué « *un fragment* » à son confrère et contemporain, l'abbé Bandini –, lettre dans laquelle ils rendaient compte de leurs affaires en assurant que l'un d'eux « *serait bientôt de retour à Florence* ». On ignore lequel des deux hommes, de Vespucci ou de Nicolini, aurait fait le voyage. Toutefois, concernant la lettre citée par Bandini, en complément de son (foisonnant) ouvrage Vanhagen assure en 1869 qu'il s'agirait d'un faux, ce qu'il aurait découvert lors d'un séjour d'étude qu'il entreprit à Florence « *tout exprès pour fixer mes doutes* » [à propos de Vespucci, ce qui démontre qu'il en avait !].

Dans le livre qu'il a consacré à son héros, Germán Arcíniegas (1960) divulgue notamment des portraits de la famille Vespucci, dont celui présumé d'Amerigo adulte par Botticelli. On ignore où se trouve cette œuvre. Il est certain que le portrait du livre ressemble étonnamment à celui du « jeune garçon » aux traits énergiques, de la main du même artiste, peint vers 1483/1484 et se trouvant à la National Gallery, Londres (Fig. 8).

Dans la lettre que Colomb envoie à son fils Diego en février 1505, dans laquelle il lui recommande d'entretenir de ses intérêts Vespucci – présumé être devenu un « ami » de l'Amiral –, qui se rendait à la Cour pour y solliciter un emploi, Colomb précise : « *... la fortune lui a été contraire comme à bien d'autres* », et « *ses travaux ne lui ont pas été aussi profitables...* », ou encore « *il part en grande partie pour moi, et il a un grand désir de faire quelque chose qui puisse m'être utile* ». Si l'on sait que Vespucci se rendait à la Cour « *pour des affaires de navigation* » (Colomb *dixit*), visite qui lui valut un poste rémunéré, que devait-il y faire pour l'Amiral auprès des souverains, cela reste un mystère. Concernant ces questions et d'autres encore, on trouvera dans les ouvrages de Washington Irving (1838), parmi une multitude d'auteurs, quantité de développements à propos non pas seulement de Colomb, mais aussi de Vespucci, leurs voyages et faits divers, réels ou pas, les concernant.

Concernant la carte dessinée par Christophe Colomb et restée introuvable comme bien de ses écrits, et que plusieurs témoins de l'époque assurent avoir eue en main, comment imaginer que l'Amiral n'eût pas



Fig. 8 – portrait d'un jeune garçon (Amerigo Vespucci ?)
de la National Gallery

dressé, ne serait-ce qu'un croquis, de ces terres nouvelles – notamment la Terre Ferme, laquelle ne peut être Cuba comme le prétendent de rares auteurs – dont il fut le découvreur ? Car tout ce que l'on tient de lui n'est qu'une vague esquisse de la côte nord d'Hispaniola. Cependant, Las Casas, à qui l'on doit tant quant aux voyages de Colomb et à sa découverte des « Indes », précise qu'une « peinture » des régions continentales découvertes par l'Amiral avait été envoyée aux Rois Catholiques, avec son journal de bord du premier voyage. Le tout n'ayant jamais été retrouvé, bien entendu, ce qui est fort dommage et qui eût permis de prendre connaissance des passages « occultés » (l'expression est de Varela, qui assure que « la véracité » du Dominicain est « absolue ») par Las Casas dans son « Histoire générale des Indes ». Car ce dernier avait eu l'opportunité de consulter le fameux journal de bord, ou la copie de l'original remise par la Corte à la famille Colomb, avant sa disparition. Quant à la missive que le Navigateur rédigea à l'intention des souverains d'Espagne en 1493, missive scellée dans un baril jeté à la mer avec une copie dudit journal de bord, et cela à l'occasion d'une terrible tempête à laquelle Colomb se trouva confrontée sur le chemin du retour, nul n'en a jamais eu connaissance – et pour cause ! Par ailleurs, Las Casas souligne que si l'Amiral avait bien « aperçu » la Terre Ferme le 1^{er} août 1498, il y débarqua le 5 août et la nomma « l'Île Sainte » !

À propos de cartes – planisphères et mappemondes étant souvent considérés comme des synonymes par les auteurs – et des faits se rapportant à la cartographie, concernant le planisphère de Waldseemüller et les péripéties de sa découverte suivie de son acquisition par la Bibliothèque du Congrès – « *la saga de la vente de ce planisphère* » précise l’auteur –, dans un chapitre bien documenté Jerry Brotton (2012) jette des lumières sur des faits jusqu’à là ignorés ou tenus dans l’ombre. S’il résume l’histoire du monde « en 12 cartes », ainsi qu’il intitule son passionnant ouvrage, Brotton laisse délibérément de côté la carte de Juan de la Cosa de 1500, ce qui est des plus surprenant étant donné l’importance majeure de celle-ci. Et cela, sans un mot d’explication. Colomb et Vespucci n’y ont pas droit à de grands développements ; déterminer qui serait le « premier découvreur » du continent n’étant pas, aux yeux de Brotton et *volens nolens*, d’une grande importance, selon toute vraisemblance. Toutefois, à partir de faux évidents dont s’est rendu coupable Vespucci et dont les preuves sont éclatantes, Brotton conclut que celui-ci « *ne posa le pied pour la première fois sur le continent américain qu’en 1499, un an après Colomb* ». Dès lors, pourquoi n’avoir pas tenté de persuader les responsables de la Librairie du Congrès d’avoir à préciser désormais, à l’attention des myriades de visiteurs, qu’en dépit de ce que « révélait » le planisphère, le Continent avait été bel et bien découvert, voire nommé ! non pas par Vespucci, mais bien par Colomb – ce que la Bibliothèque, dans ses attendus pour obtenir les fonds nécessaires à cet achat, indiquait notamment qu’il « *s’agit d’une invention originale de Martin Waldseemüller pour désigner le continent découvert par Christophe Colomb en 1492* » : mystère !

À la lecture de ce chapitre, l’étonnement précède la stupéfaction ; et l’on comprend à quel point la finance, les intérêts personnels et la puissance politique ne sont pas étrangers à l’affaire. Toutefois et c’est là chose essentielle, l’achat de ce planisphère providentiel par la Bibliothèque du Congrès offrait enfin à l’Amérique et aux Américains, et cela contre toute attente, ce à quoi, affirme Brotton, aspirent la plupart des nations : la légitimité d’une origine précisément datée.

Résumer cette partie fort documentée du livre de Jerry Brotton est tâche superflue : elle exige d’être lue en entier pour bien comprendre les processus y décrits. Il est incontestable que le doute y est présent quoique de manière cryptique. L’habileté de l’auteur à rester dans un certain flou, tout en présentant de façon rationnelle développements et arguments concernant le planisphère, n’est pas mince. Il ne se découvre (*Cf. supra*) vraiment qu’à propos de la date de la découverte de l’Amérique, sans outre faire valoir son écrit. Il est certain par ailleurs que l’intérêt majeur, pour le lecteur, outre l’histoire du planisphère de Waldseemüller et de sa publication, réside dans l’exposé concernant le développement des inventions typographiques et de la presse, avec les résultats qui en découlent. Chacune des 12 cartes illustrées fait l’objet de nombreux commentaires originaux, et la carte de Ptolémée (Fig. 9) y est longuement commentée.⁷

7. Le magnifique ouvrage de Germaine Aujac (1998), patronné par la Bibliothèque nationale de France, comporte, avec une série d’illustrations exceptionnelles et détaillées de la carte de Ptolémée, une préface de Jean-Pierre Angremy ainsi qu’une étude de la « Géographie de



Fig. 9 – Carte de Ptolémée (dessinée vers 1465)

Brotton donne aussi quelques définitions du mot « découverte », sa traduction (et le sens qui s’y rattache), en différentes langues – définitions et sens qui corroborent ce que j’écris à ce propos. Il rapporte aussi comment la Castille, opposée à Jean II du Portugal et à Charles Quint à propos des Moluques et de leur monopole commercial dans la région, se servit du terme pour tenter de faire valoir son bon droit – en pure perte. Le même auteur discute, entre autres, de la date de publication du planisphère de Waldseemüller, laquelle serait postérieure à 1507 d’après analyses de tels experts, ce qui reste à démontrer.

En conclusion de cette étude, force est bien d’admettre que le découvreur de l’Amérique est bien Christophe Colomb, et non point Amerigo Vespucci. Et que le planisphère de Waldseemüller, pour sensationnel qu’il soit, ne constitue pas cet « acte de naissance » indiscutable de l’Amérique que prétend la Librairie du Congrès ; mais simplement une façon d’artefact créé par des personnes empressées à nommer à partir de textes controvésés, le mot « America » y inscrit résultant d’un acte « ad arbitrium ».

* * *

Ptolémée » présenté par son auteur. In fine, on trouvera la présentation du manuscrit d’Andrea Matteo Acquaviva et d’Isabelle Piccolomini, bénéficiaires d’une copie de la « Géographie » en 1490.

On sait à quel point ont sévi, tout au long des siècles et encore tout récemment, les fraudes et mystifications en tout genre. En sont victimes en particulier les objets permettant d'enrichir les collections de riches amateurs en vue et, pour leurs auteurs, de se procurer de petites fortunes. Ainsi, n'y ont point échappé les cartes et manuscrits anciens, les dessins originaux ou encore les tableaux célèbres. Le vol et l'imitation parfaite de la lettre de 1493 de Colomb en est un exemple frappant.

À propos des premiers voyages de découverte vers l'ouest, un nom se détache parmi les grands mystificateurs de ces dernières années : celui de Gavin Menzies. Son livre de 2002, « *1421, the Year China discovered the World* » publié en français en 2007, vite promu au rang de best-seller, est un modèle du genre. Outre des articles flatteurs, une émission de télévision, se basant sur le livre de cet auteur, raconte comment les Chinois ont « découvert » la Guadeloupe et îles adjacentes « *soixante-dix ans avant Colomb* » à bord de leurs immenses jonques pourvus d'équipages considérables, les « vaisseaux-trésors ». Au prime abord, on aurait cru à un conte à la Stevenson, mais pas du tout ! Menzies l'assure, il s'agit bien d'une vérité historique – et d'en donner des détails dont certains sont tout simplement inventés, erronés, ou impossibles à réaliser. Toutefois, s'il est évident que Menzies n'est point un historien digne de ce nom, il faut « *saluer bas le talentueux romancier qui tente de nous faire prendre des vessies pour des lanternes* » (Chalumeau).

Ayant résumé le livre et l'histoire dans mon étude de 2009 à propos de la découverte de la Guadeloupe par Christophe Colomb, je renvoie le lecteur à celle-ci. Il est cependant un point qu'il me semble nécessaire de soulever quant au livre de Menzies et à la Chine – quoique l'auteur eût pris la précaution d'avancer la date de 1421 pour son héros, l'amiral Shou Wen et sa prétendue découverte des Antilles ! Après les grandes expéditions navales ordonnées par l'empereur Yung Lo dès le début de son règne au XV^e siècle, son successeur annulera toutes celles prévues. Le suivant réitéra la pratique de l'ancien empereur pour, non pas s'emparer des richesses ou accomplir de nouvelles découvertes à l'exemple de Yung Lo, mais dans le seul but, d'après les chroniqueurs, de montrer la splendeur et la puissance de l'Empire. Puis, sans que l'on en sache la raison, la Chine se replia sur elle-même du jour au lendemain, et c'en fut terminé de l'époque des grands voyages. Seul le cabotage en mer de Chine était autorisé. Dès lors, comment « Shou Wen » a-t-il pu entreprendre son voyage, Menzies ne nous le dit pas ! En 1430, par ordre impérial tout déplacement à l'étranger était désormais interdit, ceux qui s'y risquaient étant punis de mort. Courant 1474, la flotte de guerre chinoise était capturée par les Mongols. De sorte que le cabotage interdit à son tour, à la fin du XV^e siècle ne restait plus à l'Empire céleste « *un centimètre de planche sur mer* », comme le rapporte Daniel Boostin (1983 et 1986), auteur à l'érudition impressionnante.

Chose certaine, de telles émissions de télévision et pareils ouvrages d'« histoire fiction » montrent une fois de plus à quel point commentateurs et autres gens des médias, ayant cru trouver le Graal, se précipitent sans trop se soucier de se plonger aux sources du savoir – et d'induire alors en erreur lecteurs et cinéphiles.

BIBLIOGRAPHIE

(Je ne reprends ici que certains titres. On trouvera dans ces ouvrages, et bien d'autres cités par leurs auteurs, quantité de références intéressantes Colomb et Vespucci, notamment, références auxquelles le lecteur pourra aisément se référer.)⁸

- Arcíniegas (Germán), 1955 – Amerigo and the New World. 1 vol., 323 pages et 9 pages pour la l'index, Borzoi Books, New York. Et 1960 pour l'édition italienne – Amerigo Vespucci. 1 vol., 322 pages, illust. Rizzoli Editore, Milano.
- Aujac (Germaine), 1998 – la Géographie de Ptolémée. Bibliothèque de France. 1 vol. illustr., 87 pages, Editions Anthèse.
- Boorstin (Daniel), 1983 – The Discoverers. Traduction française, 19/86 : Les Découvreurs. 1 vol, 719 pages, Editions Seghers, Paris
- Brotton (Jerry), 2012 – A History of the World in Twelve Maps (Allen Lane) ; et traduction française (Flammarion, 2013, 544 pages)
- Chalumeau (Fortuné), 2009 – Christophe Colomb et la découverte de la Guadeloupe. *Généalogie et Histoire de la Caraïbe*, numéro spécial, 24 pages.
- Duviols (Jean-Paul), 2005 – Le Nouveau Monde. Les voyages d'Amerigo Vespucci (1497-1504).
- Humboldt (Alexandre de), 1836-1839. – Examen critique de l'histoire, de la géographie du Nouveau Continent..., 5 vol., Paris.
- Irving (Washington), 1828 – History of the life and voyages of Christopher Columbus. Londres, 1828. Et traduction française, 1848, Paris.
- Las Casas (Bartolomé de), 1995 – La destruction des Indes (nombreuses publications depuis l'édition originale de 1552). Un vol. Chandeigne, Paris.
- Levillier (Roberto), 1948 – América la bien llamada. 2 volumes, 294 et 401 pages. Illustrés. Editorial Guillermo Kraft Ltda, Buenos Aires.
- Levillier (Roberto) 1951 – Americo Vespucio El Nuevo Mundo. Lettres... 1 vol, 343 pages, illustr. Editorial Nova, Buenos Aires (édition trilingue, avec une longue introduction en espagnol et la traduction des lettres de Vespucci).
- Pelletier (Monique), 2000 – Le globe vert et l'œuvre cosmographique du Gymnase vosgien. C F C, 163, 17-29.

8. Parmi les ouvrages anciens, et réflexion faite, il me semble qu'il n'est pas dépourvu d'intérêt de consulter en particulier celui de Marie-Armand d'Avezac de Castera-Macaya – « Voyage d'exploration et de découvertes... » – publié en 1867 par Challamel à Paris, qui fait suite à son livre de 1858 intitulé « Voyages d'Améric Vepuce au compte de l'Espagne... » dans lequel il donne nombre d'indications discréditant Vespucci. Entre moult faits concernant le Gymnase vosgien de Saint-Dié et les personnes ayant un lien, direct ou pas, avec le lieu et l'auteur principal qu'est Waldseemüller, d'Avezac s'étend sur la trouvaille, ici et là, d'exemplaires de la *Cosmographiæ introductio* et au contenu des toutes premières éditions. Ce n'est qu'enfin parvenu à la page 154 que le lecteur assidu connaîtra la conclusion (pas vraiment inédite ! Cf. son ouvrage de 1858 riche en exégèses) de cet auteur quant au véritable découvreur du Nouveau monde, conclusion énoncée en ces termes : « *Et ce nom [d'Amérique] répété par toute la gent moutonnaire, devint général, exclusif, et désormais indélébile* ». À noter que d'Avezac utilise l'orthographe suivante : « Waltzemüller » et « Améric Vespuce ».

- Pelletier (Monique), 2006 – Les Amériques, de la découverte à la cartographie de Martin Waldseemüller à Guillaume Delisle Du 16^e au 18^e siècle. *In* Albert Ronsin, *Le nom de l'Amérique...*, collectif, Paris.
- Ronsin (Albert), 2006 – *Le nom de l'Amérique, l'invention des chanoines et savants de Saint-Dié*, Éditions La Nuée bleue, Strasbourg. 269 pages, illustr.⁹
- Sweig (Stefan), 1992 et 1994 – *Amerigo*. Un vol. Belfond et Poche, Paris.
- Vanhagen (A. A. de), 1865 – *Amérigo Vespucci. Son caractère, ses écrits (même les moins authentiques), sa vie et ses navigations*. 1 vol., illustr. « *Le Mercurio* », Lima.
- Vignaud (Henry), 1917 – *Americ Vespucci 1451-1512. Sa biographie, sa vie, etc.* (ed originale, E. Leroux, Paris).
- Varela (Consuelo), 1986 et 2014 – *Cristobal Colón, Los cuatro viajes. Testamento*. (Alianza editorial.)

9. La première édition de l'ouvrage de Ronsin (un inconditionnel de Vespucci), fut publiée en 1979 par les Éditions Lepape, à Montréal. Dans sa présentation succincte de la carte du monde de Juan de la Cosa, Ronsin commet une bourde : le Nouveau Monde, dont on doit l'appellation à Pierre Martyr d'Anghiera, se trouve en haut de ladite et non pas en bas, au contraire de ce qu'énonce l'auteur. Par ailleurs, le plat de la couverture du livre de 2006 montre un agrandissement du personnage de qui serait Vespucci, extrait de la carte de 1607 : fait curieux à la signification inconnue, le pouce de sa main droite est érigé à l'horizontale, au contraire des autres doigts retenant le compas.